



Onde está a minha casa ? Ici ou là-bas...

Textes :

atelier d'écriture de l'arcup

d'après

les témoignages oraux recueillis entre 1991 et 1998
sur la mémoire de l'immigration portugaise à Cerizay

Mise en scène :

Babette LARGO, Comédienne.

Création Arcup
Cerizay (79)
2015

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

Onde está a minha casa ? Ici où là-bas...

PERSONNAGES

- Audrey
- Emma
- Rosa
- Monmon
- Luisa
- Joao

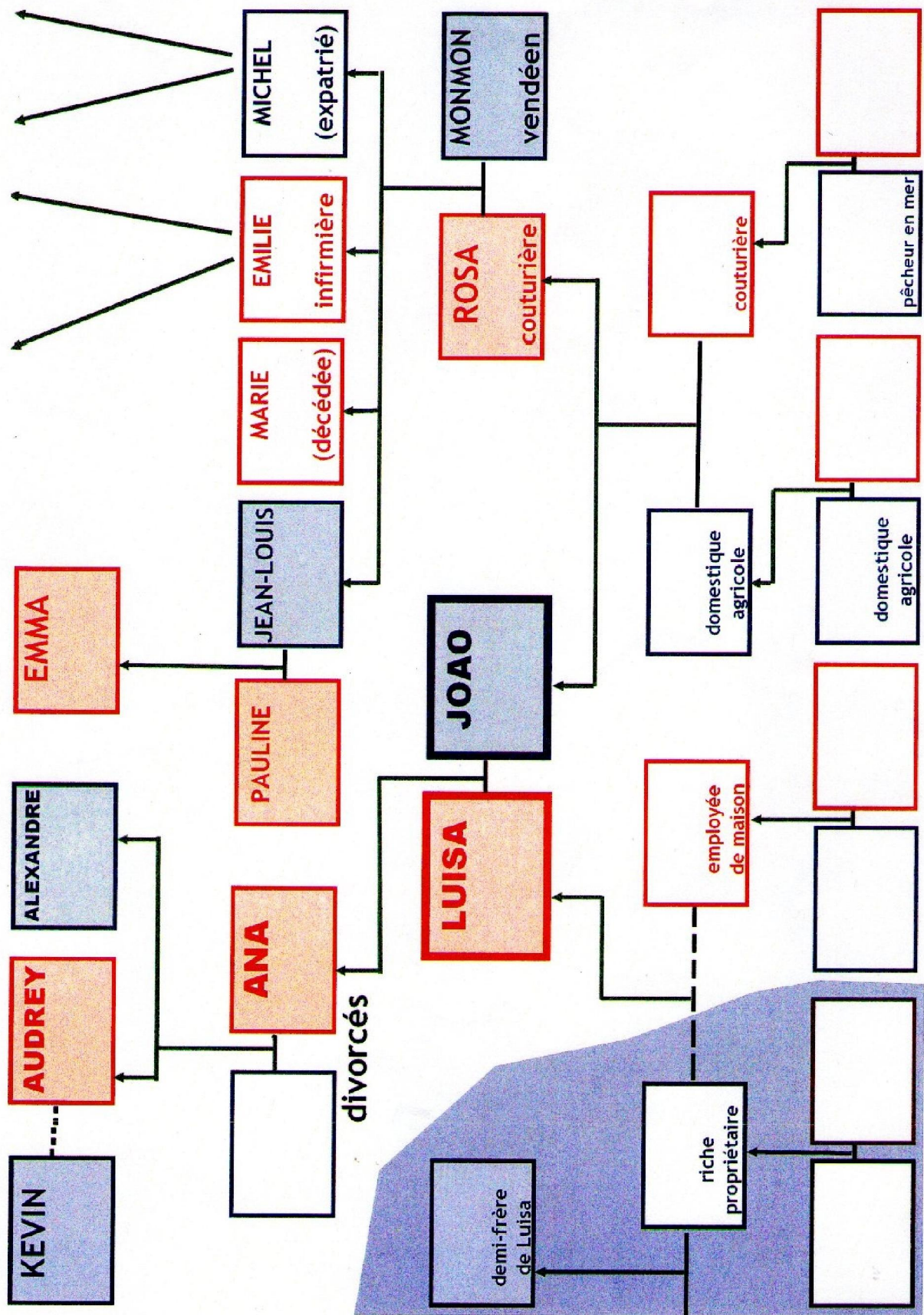
- Arnaldo

- Le recruteur
- Le patron de la forge

- HOMME 1
- HOMME 2
- HOMME 3
- HOMME 4

- FEMME 1
- FEMME 2
- FEMME 3
- FEMME 4

Mardi 18/01/12



Onde está a minha casa ? Ici où là-bas...

Scène 1 – Audrey, Emma, Rosa puis Joao et Monmon

On découvre Audrey et Emma figées, atterrées devant le travail à faire. Rosa entre.

Audrey – Tu nous as bien eues, tata ; un petit rangement t'avais dit.

Emma – C'est dans combien de jours la fête, mamie ?

Rosa – Les premiers invités seront là à 6 heures ! Allez, au boulot, ça vous changera de vos habitudes.

Emma – Bé voilà, c'est ça qui motive... T'as de la chance d'être ma mamie préférée, sinon...

Audrey – Bon, Emma tu commences à gauche et moi à droite. Une bonne organisation, c'est une heure de gagnée.

Emma – (*Elle sort des guenilles, vieux tissus de récupération que Luisa a pu rapporter quand elle travaillait*). C'est quoi ces trucs ? Y'en a un plein carton. Je le mets où ?

Audrey – Fais voir, oh là là ce bazar. Je me demande pourquoi on trie, y'a qu'à tout jeter, ça ira beaucoup plus vite.

Rosa – Ça va pas non, tu veux faire mourir ta grand-mère Luisa le jour de son anniversaire ! On a dit qu'on allait trier, c'est ce qu'on va faire ! Ce qui est à jeter, vous le mettez dans ce coin. Monmon doit passer pour le porter à la déchetterie.

Audrey – Regardez-moi ça, des vieilles assiettes cassées. Ils gardent vraiment tout.

Rosa – C'est un peu pour ça qu'on est là : ça on jette. Dépêchons, Audrey, ta mère va avoir besoin de toi tout à l'heure à la cuisine pour le punch.

Audrey – (*elle marmonne*) On risque pas de trouver un trésor : y'a que des saloperies.

Emma – Et une chemise déchirée aux manches, une... Mise à prix mesdames ? Allez une enchère... mamie ?

Audrey s'empare de la chemise et la place devant elle en minaudant.

Rosa – Arrêtez de jouer, faut avancer.

Audrey – Si tu coupes les manches, ça me fera une super tunique pour l'été. Moi, je la prends ! Ma chère « grande-tata », tu vas bien la réparer pour faire plaisir à ta « petite petite- nièce »...

Rosa – Parties comme ça, on y est encore dans 8 jours ! Là, on fait un tas pour la déchetterie, là c'est ce qu'on garde, on le mettra dans la petite pièce à côté, ce qui reste on va demander à Joao ou à Luisa. À jeter, à garder, à demander. Voilà, c'est pas compliqué.

Audrey – Une boîte rouillée, on jette ?

Rosa (*un peu énervée*) – Y'a quoi dedans ?

Audrey – De la paperasse, des cartes, des photos, y'a de tout.

Rosa – À demander !

Emma – Oh, des habits de poupée, regardez comme c'est mignon.

Rosa – Montre-moi ça. C'est pas des habits de poupée, c'était à ta mère, Audrey, quand elle était bébé... C'est drôle que Luisa ait gardé ça, j'aurais pas cru.

Audrey – C'était à Maman! comme c'est petit, c'est rigolo ; ça, on le garde.

Arrivée de Joao.

Joao – Monmon est pas encore passé ?

Rosa – Pas déjà, on commence juste à trier. Au fait, cette boîte, on la garde ?

Joao – On jette rien, enfin le moins possible.

Il regarde le tas « à jeter », inquiet.

Audrey – On va pas garder ça, y'a plus de manche (*elle montre une fourche rouillée et tordue*).

Joao – Un manche, ça se remet. Si on vous écoutait, on jetterait tout. On voit bien que vous avez toujours eu la belle vie.

Audrey – Mais t'as déjà plein d'outils dans la cabane de jardin...

Rosa fait des signes « n'insiste pas » et Joao sort en emportant la fourche.

Rosa – Audrey, tu sais bien comment il est. Quand on n'a rien eu, on n'aime pas jeter ; vous devriez le comprendre. Alors là, qu'est ce que c'est que ce truc ?

Emma – On dirait des roues de poussette, mais c'est pas tout jeune.

Audrey – Sûrement un objet précieux : à demander... N'est-ce pas ma tata ?

Rosa – Si c'est là, y'a certainement une raison (*elle continue à manipuler des choses*). Qu'est ce qu'on peut accumuler comme cochonneries, quand même ! Plus la maison est grande, plus y'en a. Faudrait faire un grand tri tous les 10 ans.

Audrey – Au fait, ça fait combien de temps qu'ils sont là Pépé et Mémé ?

Rosa – Là où ? En France ou dans cette maison ?

Audrey – En France je sais ; « mémé » me l'a raconté souvent ; vous êtes arrivés en 1968 et c'était la grève.

Rosa – Exactement, mais la maison, ils l'ont fait construire en 1980. Enfin quand je dis « fait construire », je devrais dire qu'ils l'ont construite, avec les copains, et avec ton grand-père aussi Emma. C'était comme ça qu'on faisait, ensuite on a fait la nôtre avec Monmon, avec les copains toujours et Joao et Luisa. C'était en 1984.

Audrey – Vous avez tout fait ! Vous avez mis combien de temps ?

Rosa – Ça s'est fait petit à petit, après la débauche. C'était pas toujours facile, parce que ton grand-père a souvent travaillé de nuit, sur les presses ; mais y'avait les dimanches, et les jours de vacances.

Emma – Et Luisa, elle travaillait aussi ?

Rosa – Elle a commencé à la confection en septembre 1977. Ça faisait 2 salaires, c'est comme ça qu'ils ont pu acheter le terrain.

Audrey – Et avant, vous étiez où ?

Rosa – Dans les HLM.

Emma – *(d'un air dégouté)* Dans les HLM !

Rosa – Mais à ce moment là, on était très contents d'avoir un HLM : le chauffage central, une baignoire, les WC dans la maison, une belle cuisine ! Maintenant, tout ça paraît normal, mais à l'époque, c'était le luxe pour nous.

Emma – Luisa, pourquoi elle a arrêté de travailler ? Elle avait pas 60 ans puisque c'est son anniversaire aujourd'hui.

Audrey – Mémé Luisa, elle a été licenciée, balayage général : ça, elle était pas la seule.

Rosa – C'est même avec sa prime de licenciement qu'ils ont fini de payer l'emprunt de la maison. Comme il lui restait plus que deux ans à faire, elle était pas obligé de chercher du boulot, d'abord y'en avait pas. Finalement, pour elle ça tombait pas si mal... Malheureusement, c'est pas le cas de tout le monde.

On entend la voix de Joao qui invite Monmon à boire un coup.

Rosa – Ils arrivent. Le tas est complet, y'a plus rien à jeter ?

Ils entrent.

Emma – T'es déjà là Papy ?

Monmon – Toujours à l'heure quand y'a du boulot ! Mais c'est mon chariot, qu'est ce qu'il fait là ? Je pensais pas qu'il existait encore : j'étais sûr que tu l'avais balancé depuis longtemps !

Emma – Bon alors, ce chariot, on le jette ou on le garde ?

Monmon – Dis moi donc Joao comment il a atterri chez toi ? A l'époque où on s'en servait, t'étais même pas arrivé en France.

Joao – Tu te souviens pas, tu l'avais amené pour le déménagement, il a du rester là après.

Audrey – Bon, alors on jette !

Monmon – Eh, eh, doucement... C'est que ce chariot a une histoire. Quand on est arrivés, nous les vendéens, parce que nous les vendéens, on a émigré avant vous, eh bè quand on est arrivés, y'avait rien. Nous, on arrivait du monde rural, y'avait de la solidarité, mais là, rien de rien ! Il a bien fallu s'organiser, pi se souder.

Joao – C'est vrai que t'étais un sacré bon soudeur...

Monmon – Toujours le mot pour rire toi. Alors on a monté une association, une espèce de CUMA quoi. Ce chariot, on l'a promené de famille en famille. Moi, j'avais pas encore de famille, mais comme c'était pour les copains, je donnais le coup de main quand il fallait. On achetait le poisson, les moules, les coquillages : on faisait venir ça le lundi, les gens commandaient une semaine avant. C'était du bénévolat, sans bénéfice quoi.

Emma – Tu nous avais jamais raconté ça...

Monmon – Moi aussi j'ai été jeune tu sais et on a quand même fait des trucs pas mal à cette époque : on allait tout acheter en gros, pis après on détaillait ; on se levaient à 2 h du matin pour avoir le temps de tout distribuer, parce qu'après, fallait embaucher.

Audrey – Y'avait pas de poissonnier ?

Monmon – Si mais c'était beaucoup plus cher, on n'avaient pas les moyens. Les commerçants disaient : c'est ça le progrès ! Sûr qu'ils étaient pas heureux de nous voir nous débrouiller sans eux. Faut voir ce qu'on a entendu ! Mais c'était pas tout, on avait du matériel qu'on promenait avec le chariot : on avait cireuse,

poste de soudure électrique pour bricoler... Je me souviens pas de tout, c'est loin tout ça ! Fallait voir cette machine à laver qui se promenait sur le chariot à travers le bourg... On a quand même vécu des trucs ! Beaucoup se moquaient de nous, on étaient très mal perçu, très mal perçu, mais c'était le bon temps : qu'est-ce qu'on a pu rigoler.

Audrey – Vous aviez inventé le service à domicile ! Bon ce chariot, on le jette ou on le garde ?

Joao – Monmon, on va le mettre sur ta remorque, comme ça tu décideras.

Rosa – Joao, faudrait que tu regardes dans cette boîte pour nous dire ce qu'on doit en faire.

Joao – Montre moi ça. *(Il prend la boîte et commence à regarder. Pendant ce temps, Monmon pose des choses sur le chariot et en sortant dit).*

Monmon – Vous voyez bien que ça peut encore servir !

Scène 2 – Joao et Rosa puis Audrey et Emma

Joao tient une photo dans chaque main d'un air pensif, puis il les remet dans la boîte, et la tend à Ana.

Joao – C'est des souvenirs, faut en prendre soin parce que Luisa y tient beaucoup. *(Il sort).*

Rosa – Très bien. Je vous laisse : vous nettoyez et je reviens pour installer. *(Elle sort).*

Audrey – Et voilà, c'est nous les petites bonnes portugaises... *(Elle utilise le balai pour « titiller » Emma en lui courant après)* Un petit coup de nettoyage Madame ?

Emma – T'es dégueulasse, tu me mets de la poussière partout. Je viens juste de me laver les cheveux, arrête !

Audrey – *(se moquant d'Emma, elle chante)* Des cheveux sublimes soyeux et brillants : L'Oréal, parce que je le vau**x** bien !

Emma – Mets-toi donc au travail, ta mère va débarquer de la cuisine et on n'aura pas avancé. Au fait, t'avais pas dit que tu écrirais un petit truc pour tes grands parents ; tu l'as fait ?

Audrey – C'est presque fini, mais je voudrais bien ton avis... et même, si tu voulais bien le chanter avec moi... je sens que j'aurai les pét**o**ches, à deux c'est plus facile.

Emma – Oh, mais c'est que mademoiselle L'Oréal est très timide. Qui l'aurait cru ?

Audrey – Tu te rends pas compte : il va y avoir plein de gens que je ne connais pas, les copains de boulot de pépé, les copines de mémé...

Emma – Bonjour la moyenne d'âge, tu parles d'une fête pour les jeunes !

Audrey – On prend rarement sa retraite à 20 ans. Et mémé fête ses 60 ans, alors forcément...

Emma – Ça tombe bien dis-donc, la retraite de l'un et les 60 ans de l'autre.

Audrey – Ça tombe bien, ça tombe bien, c'est toi qui le dis, on aurait pu faire 2 fêtes.

Emma – T'es jamais contente, faut toujours que tu râles. Qu'est ce que ça va leur faire de se retrouver ensemble dans cette maison à longueur de journée ?

Audrey – Ils vont trouver du changement : après les années d'usine, ce sera le grand calme.

Emma – Tu crois qu'ils vont rester ici ?..... *(elle sort)*

Audrey – J'en sais rien. En tout cas, s'ils repartaient, on pourrait aller les voir pendant les vacances, ce serait chouette.

Emma revient avec l'arbre généalogique qu'elle installe.

Audrey – Qu'est-ce que t'as fait, t'install**es** déjà l'arbre généalogique ? Faut surtout pas que mémé le voit avant ce soir.

Emma – T'inquiète... J'ai tout prévu *(façon prestidigitateur, elle sort un tissu)*. J'ai un cerveau, moi.

Audrey – Mais c'est n'importe quoi Emma, c'est moitié fait... Tu comptes sur qui pour le finir ?

Emma – D'accord, y'a des trous. Le problème, c'est que pour cette génération, c'est pas sur « Facebook » que tu trouves des renseignements.

Audrey – Attends, je crois que je sais où trouver « copains d’avant » moi ! *(elle brandit la Boîte et imite son grand-père)* « C’est des souvenirs, faut en prendre soin parce que Luisa y tient beaucoup ». *(elle prend la Boîte et la vide par terre, elles se mettent à 4 pattes pour regarder le contenu)*.

Emma – Un mariage : regarde comme ils sont sérieux, ça rigole pas, moi je te dis.

Audrey – Trois couturières qui posent...

Emma – Luisa, elle était pas couturière ? C’est peut-être elle, ça pourrait nous servir.

Audrey – *(elle regarde au dos)* Abril 1963. En 1963, mémé avait... attends... 18 ans ! Ça pourrait être elle. Faudra demander à maman.

Emma – On n’a pas besoin de photos de mémé, on en a déjà. Oh, un beau jeune homme, au milieu d’une vigne. C’est peut-être Joao.

Audrey – Fais voir... Ça peut pas être pépé, il est bien trop jeune. C’est vrai qu’il est beau. *(elle regarde derrière)* Y’a rien de marqué.

Emma – J’ai une idée, on va faire un tri...

Audrey – Encore, j’en ai marre des tris.

Emma – On va garder les photos qui représentent des gens pour demander à Mamie Rosa qui ils sont et tout le reste on le remet dans la Boîte.

Audrey – « Luisa, oito anos... », la suite j’arrive pas à la lire, c’est moitié effacé. C’est quoi cette belle maison ? Mémé en a jamais parlé... Pourquoi elle pose devant ? C’est peut-être une maison de famille...

Retour de Rosa.

Rosa – Vous exagérez, au lieu de nettoyer, vous mettez le bazar.

Emma – On regarde des photos, mamie, pour compléter l’arbre. D’ailleurs il faut que tu nous aides à trouver ce qu’on cherche. *(elle reprend l’arbre pour le montrer à Rosa)* Il faut boucher les trous.

Rosa – Bon d’accord *(elle jette un coup d’œil aux photos étalées)*. Je crois que c’est pas ici que vous allez trouver ce qu’il vous faut ; Emma c’est plutôt chez moi qu’il faut chercher. J’ai fait des albums de famille. Là, tout est en vrac.

Emma – Alors on va finir ici et après on ira chez toi.

Audrey – Quand-même, Rosa, cette photo là, c’est bien mémé ? C’est écrit derrière « Luisa, 8 ans ». Elle était où ? C’est quoi cette belle maison ?

Rosa – Donne-moi ça. Bien sûr, c’est la maison où sa mère travaillait. Son patron était veuf. Il paraît qu’il était gentil. Mais quand il s’est remarié, sa nouvelle femme, une dame pourtant, les a toutes les deux mises dehors. Comme ça, du jour au lendemain.

Emma – Et le père de Luisa, il était où à ce moment là ?

Rosa – Ah ça, c’est un mystère... Luisa change toujours de sujet quand on veut en parler. Moi, je crois que sa mère était fille mère et qu’elle n’a jamais connu son père. Comme sa mère est morte, elle a plus que nous aujourd’hui. Raison de plus pour lui faire une belle fête.

Pause

1

Scène 3 – Rosa, Emma, Audrey, puis Joao et Luisa

Rosa – (*elle retrouve la photo avec les couturières*) Regarde, là c'est moi avec deux voisines. On préparait nos robes pour le mariage de Joao et Luisa. A ce moment là, j'étais déjà couturière...

Audrey – C'est le métier que t'avais choisi ?

Rosa – Si on veut... Moi, j'ai été à l'école de 7 à 12 ans ; c'était comme ça, après on pouvait pas continuer, fallait travailler pour gagner un peu de sous. Vous qui vous plaignez toujours d'aller à l'école trop longtemps, ça doit vous faire drôle hein ? Mais moi, si j'avais pu, j'aurais bien voulu ! Enfin, c'était comme ça... Pour les femmes, c'était ménage et couture ; à la maison bien sûr, mais aussi chez les autres, comme bonne.

Audrey – Il faisait quoi comme métier tes parents ?

Rosa – Maman faisait de la couture, et de la broderie, et mon père était ouvrier agricole chez les autres. Ils avaient pas beaucoup d'argent... La vie était pas bien gaie, tu sais. Mon père buvait beaucoup ; maman se laissait pas faire mais mon père nous tapait, elle, plus que nous encore. Des fois, pour être tranquilles, on dormait avec elle dehors. Les seules promenades qu'on faisait, c'était pour aller à la messe... J'adorais la semaine sainte, parce que c'était tous les jours.

Alors quand Luisa m'a demandé de partir avec elle pour rejoindre Joao qui était déjà en France, j'ai pas demandé mon reste.

Arrivée de Joao pendant la fin du récit de Rosa.

Joao – C'est pas en jacassant que le travail va avancer. Rosa, c'est pas le moment de raconter ta vie.

Emma – Pour une fois que quelqu'un nous parle ... parce qu'on peut pas dire que dans cette famille vous soyez très bavards !

Audrey – C'est vrai, par exemple comment tu as rencontré mémé Luisa, personne nous l'a jamais dit. Pourtant, ça nous intéresse.

Joao – C'est pas le jour...

Emma – Voilà, c'est ça le problème, c'est jamais le jour.

Rosa – Ecoute, ils ont envie de savoir, c'est normal, c'est leur famille.

Joao – Bon d'accord, mais après, au boulot ! Voilà : je suis sorti de l'école à 12 ans pour travailler...

Rosa – Vous voyez, comme moi.

Joao – Laisse-moi continuer ! A la maison, avec Rosa on était 8 enfants et j'étais le plus vieux. J'ai travaillé comme domestique dans les fermes. C'était dur. On travaillait tant qu'il faisait jour et des fois même la nuit l'été, et on n'était pas beaucoup payé. J'ai cherché dans d'autres villages si c'était mieux. C'est comme ça que je suis arrivé dans le village de Luisa et qu'on s'est connus. *Il s'arrête.*

Audrey – Et après ?

Joao – Dans ce village, les patrons de la ferme sont partis au Venezuela et je suis resté pour m'occuper de la maison et des vignes : là, c'était pas mal, j'étais mon maître. Mais il y avait le service militaire, 18 mois. A la fin, je suis revenu au même endroit, à cause de Luisa. Quand on a parlé de se marier, j'avais déjà dans l'idée de partir pour améliorer notre vie. Au service, on en avait parlé avec d'autres gars ; ils disaient qu'en France on pouvait gagner de l'argent, qu'il y avait du travail pour nous. Alors, quand l'occasion s'est présentée, je suis parti.

Audrey – Elle avait quel âge maman ?

Joao – Elle était juste née ; ça m’a fait beaucoup de peine de les laisser, Luisa et Lourdes si petite, mais dans le village y’avait pas d’avenir. Les domestiques, c’est un peu comme des esclaves. Je voulais pas de ça pour elles, je voulais que la vie de Lourdes soit plus belle. J’ai tout fait pour les faire venir, et j’ai réussi.

Arrivée de Luisa, qui marque de la surprise.

Rosa – Tu vois, on parle du vieux temps : on dirait que ça intéresse les jeunes.

Audrey – T’es arrivée en France comment, toi mémé ?

Rosa – Avec moi... mais raconte toi Luisa.

Luisa – Je suis arrivée le 25 septembre 1968 avec ta mère : c’était encore un bébé, elle avait treize mois et commençait à peine à marcher. Je suis venue sans papiers. Joao avait tout prévu. Il avait contacté un passeur qui habitait à Lisbonne. Il m’avait écrit « tu pars tel jour, mais tu le dis à personne. Emmène Rosa avec toi, ce sera plus facile pour s’occuper de la petite. Quand vous arriverez à Lisbonne, vous irez à tel hôtel ». C’est lui qui a tout payé, il y avait de l’argent dans l’enveloppe : à l’époque, je n’en avais jamais tant vu en une fois.

Audrey – Y’avait combien ?

Luisa – Je me souviens plus bien... C’était pas en euros, c’était en escudos, y’avait peut-être 5000, oui, 5 ou 6000. Depuis Madère, l’avion pour 3 ça coûte cher. Un monsieur est venu nous chercher à l’hôtel et nous a emmenés chez lui. Heureusement que Rosa était là, parce que moi je faisais que pleurer, j’avais peur de lui je pense. Pourtant, j’avais envie de partir, mais tout ça me faisait peur.

Rosa – C’est vrai que moi je prenais ça bien. Je crois que j’m rendais pas très bien compte. Peut-être parce que j’étais jeune : j’avais 17 ans, tu te rends compte, moins que toi maintenant. Pour moi, c’était l’aventure.

Luisa – On est resté chez lui pendant 8 jours. C’était long ! Après, on s’est trouvé une trentaine dans des voitures. Il nous a emmenés quand on a été regroupé, la nuit jusqu’après la frontière espagnole. Il était 5h du matin.

De plus en plus bas au fur et à mesure que la lumière baisse

On a passé la frontière à pied avec des valises. Il fallait pas faire de bruit et Lourdes pleurait parce qu’il faisait froid. Le soir on a pris le train jusqu’à la frontière française. C’était dur parce qu’on n’avait pas beaucoup d’argent, puis on connaissait rien, on n’était jamais sorties de notre île. Je sais pas si je serai capable de recommencer ça...

Scène 4 – Le chœur

En surimpression sur la fin du récit de Luisa puis pour chacun sur le témoignage précédent le sien.

H 1 – C’était en 1969. On a fait la route en traversant les montagnes : 3 nuits et 3 jours. On prenait de l’eau dans les ruisseaux et on mangeait ce qu’on trouvait en route, sur les arbres ou par terre. On était 7 ou 8, c’était en 69.

F 2 – C’est un passeur qui est venu du continent et il nous a emmenés en bateau : 28h pour aller jusqu’à Lisbonne !

F 3 –Le passeur nous avait donné comme consigne « à bord je ne vous connais pas ». On a payé 3000 balles à l’époque pour venir en France, en 66.

F 4 –Le premier passeur nous prenait jusqu’à la frontière espagnole. Après, c’était un autre qui nous faisait traverser l’Espagne.

H 4 –On a attendu dans une espèce de petit cabanon. On se croyait vraiment perdus. Le jour, ça allait encore, on voyait les arbres, la montagne, mais la nuit, affreux. On braillait comme des gamins.

H 3 –Un matin, ils sont quand même venus nous chercher : on a passé la frontière sur le dos d’un bourricot. Le bourricot, y’en avait qu’un, alors on passait chacun son tour. Quand il commençait à faire jour, on se cachait dans les forêts de pins.

H 2 – Un soir, on a eu une voiture : une 403 break. On était 14 là-dedans, des vraies sardines en boîte. Il y avait deux chauffeurs. On prenait que les petites routes, avec des trous partout, même des routes en terre. On savait pas où on était, on roulait.

F 2 –En plus, on n’avait rien à manger. Ils nous donnaient des galettes dures comme de la pierre, des galettes espagnoles. On a fini par arriver à Hendaye.

H 1 – « La frontière c’est là, débrouillez-vous ! ». Et puis là, on a pris le train pour Paris.

F 1 – A l’époque, on était tous des clandestins. Avant Noël, c’était le meilleur moment pour essayer de passer à cause des fêtes. Il y avait moins de surveillance. Un passeur est venu nous chercher à la maison. On n’a pas hésité longtemps : 1 ou 2 h pour préparer les valises et nous voilà partis. Il habitait en pleine montagne, les routes étaient mauvaises. On a attendu dans une vieille ferme ; à côté il y avait des moutons et la nuit on entendait les loups. On était 4 ou 5 familles. Je me rappelle qu’il y avait une femme enceinte d’au moins 7 mois et qu’on avait peur pour elle. On est parti vers 2h du matin, à pied par des petits sentiers dans la montagne. A un moment donné, il y avait un ruisseau et j’ai perdu une chaussure : j’ai continué avec une seule chaussure jusqu’au minibus qui nous attendait de l’autre côté de la frontière.

H 2 – J’ai traversé l’Espagne dans le coffre d’une voiture, avec un autre. J’ai cru qu’on allait mourir là-dedans. J’ai rien vu de l’Espagne. La voiture, c’était une DS. On pouvait pas respirer, il ne s’arrêtait jamais pour ouvrir le coffre et quand il trouvait des gendarmes espagnols, il allumait une petite lumière dans le coffre pour qu’on se taise.

H 3 – Je suis arrivé en 1966, le 18 mai. Je suis venu pour regarder ce que c’était la France : tout le monde parlait de la France. J’avais un passeport de touriste, je suis pas venu en fraude. J’étais à Paris, je parlais pas un mot de français. J’ai visité Paris, le métro et tout d’un coup, dans un groupe, on me propose de venir travailler à l’usine, ici. Alors je suis venu, puis je suis resté, et maintenant je suis français ! J’ai quitté mon pays pour venir en France, et je n’accepte pas de garder toujours le mot immigré avec moi ; je m’appelle Fernando, je m’appelle pas immigré.

Plusieurs fois mon père a voulu passer, avec un passeur et il s’est fait arrêter par les gendarmes espagnols : il a même reçu des coups.

F 2 – Ma tante devait venir pour assister à mon mariage, et puis deux ou trois jours avant, on a appris qu'elle était en prison en Espagne avec deux de mes cousins. Ces cousins-là, ils ont été plusieurs fois en prison : 24 ou 48 h seulement. Après, ils les lâchaient et les faisaient repartir. A chaque fois ils revenaient par d'autres chemins.

H 4 – Je suis arrivé en 70, j'avais à peine 16 ans. Je suis venu pour pas faire mon service. Mon père avait réussi à passer à côté, son père aussi, et mon arrière grand-père. Ils disaient tous que l'armée ça servait à rien et qu'il fallait pas y aller. En plus, dans les années 60, les guerres ont commencé en Guinée, Angola, Mozambique et mon père tenait absolument à ce que ses enfants ne fassent pas la guerre. A l'époque, il fallait trouver les moyens : pour le plus vieux de mes frères, ça a coûté vachement cher. Comment faire pour les autres ? Il s'est dit « je vais aller en France avec les enfants, comme ça ils feront pas la guerre ». Mon père et mon frère sont venus légalement eux, mais en 70 les frontières commençaient à se fermer, alors je suis venu en fraude par la montagne.

H 1 – J'ai choisi la France parce qu'au Portugal on parlait que de la France. J'avais des copains déjà ici. Ils disaient : « Viens en France, t'auras pas de problème. Tu gagneras de l'argent. Avec les mains que t'as, t'auras qu'à secouer l'arbre et ça tombera ! » J'ai jamais trouvé cet arbre. Je l'ai cherché partout, mais je l'ai jamais trouvé.

De naissance, je m'appelle Nelson Edmond De Freitas Aldo. En arrivant en France, on fait un diminutif du nom. Il m'ont dit c'est trop long, on met Nelson Aldo. Sans doute qu'il faut économiser le stylo ! J'ai dit « c'est pas bien » « si si, c'est très bien, deux prénoms ça suffit » ; c'est comme s'ils m'avaient amputé d'une jambe !

H 2 – Toute ma famille a émigré ou presque. Mais à l'époque, pour se faire du pognon, c'est pas là qu'il fallait venir. Il fallait partir en Amérique du sud : là-bas, y'a une facilité au niveau langue. Ils vont pas travailler en entreprise comme ici. Quand ils arrivent, ils travaillent un an ou plus et après le patron leur vend une part de son commerce et ils deviennent associés.

La lumière remonte peu à peu sur scène, en même temps que la voix de Luisa.

Luisa – On a passé la frontière à pied avec des valises. Il fallait pas faire de bruit et Lourdes pleurait parce qu'il faisait froid. Le soir on a pris le train jusqu'à la frontière française. Moi, avec les papiers du mariage et la lettre de Joao, comme j'avais un enfant en plus, j'avais le droit de passer et Rosa a pu passer avec nous : là, on a eu de la chance.

Je me souviens qu'à Lisbonne, sur les grandes routes comme il n'y en avait pas à Madère, je voyais des pancartes avec France, France. Je me disais : voilà, on est presque arrivés.

Rosa – On n'était jamais sorti de l'île ; même à Funchal, on venait à peine une fois dans l'année.

Luisa – On habitait à 15 km de Funchal et il fallait une heure...

Joao – (*Il la coupe*) Bon, c'est bien joli tout ça, mais c'est du passé. Là, on est en France, et ce soir on a des invités. Il est grand temps de finir le travail.

Luisa – Justement, j'étais venue te dire que le boulanger a téléphoné : les gâteaux sont prêts, il faut aller les chercher. En même temps, tu prendras le pain, il est commandé. J'ai préparé l'argent là-haut.

Elle sort. Les femmes du chœur entrent et s'installent avec la psyché.

Scène 5 – Audrey, Emma et Rosa + femmes du chœur

Elles décorent, accrochent des guirlandes, des fleurs.

Emma – Dis, mémé, tu crois qu'ils vont repartir ?

Rosa – Repartir où, ils sont pas chez eux ici ?

Audrey – Mais pépé et mémé, leur pays c'est Madère. Maintenant qu'ils sont tous les deux à la retraite, y'a rien qui les empêche d'y retourner.

Rosa – Tu crois ça, toi. Tu crois que c'est si simple.

Emma – Tu y es retournée, toi ?

Rosa – En trente ans, on y est retournés trois fois avec Monmon. On a toujours été bien reçus, parce qu'on est restés simples. Mais on connaît de moins en moins de monde, et le pays a bien changé.

F 3 – *On est en France, on est des étrangers ; on arrive au Portugal, on est des étrangers. Les gens nous voient passer avec une voiture française, on est des touristes : ils ne font pas la différence.*

Audrey – Moi je me souviens que quand j'étais petite, on allait tous les ans en vacances dans la famille de papa, à côté de Porto.

F 4 – *On ne peut pas être considéré étranger dans son pays et étranger en France, alors qu'on est là depuis plus de trente ans. Notre pays nous a oublié parce qu'on n'y va plus ou rarement ; on en profite le temps des vacances, mais on voit qui : la famille, quelques amis d'autrefois, mais beaucoup ont disparus, d'autres sont partis ailleurs. Plus les années passent, plus on devient des oubliés. Quand on arrive au Portugal « les français qu'arrivent ! » ; comment peut-on admettre que nos compatriotes nous désignent de cette manière alors qu'en France on est des portugais.*

F 3 – *Je pense que pour certaines personnes, le fait d'avoir émigré, c'est le plus grand échec qu'ils ont pu avoir. Quelqu'un m'a dit une fois « pour nous, la France c'étaient les Etats-Unis d'Europe, c'était beau, c'était magnifique ». Et 20 ans après, pour eux c'est un échec : ils ont pas forcément réussi, ils ont été éloignés de leurs familles, ils ont perdu leurs parents. Ils s'aperçoivent qu'en fin de compte, ils n'ont pas plus qu'ils n'auraient s'ils étaient restés ou que leurs frères ou sœurs qui sont restés.*

Rosa – Le retour au pays c'est toujours difficile...

Audrey – Pourquoi ça n'a pas continué ?

Rosa – C'est compliqué. Les portugais qui venaient de France, pour ceux du pays c'étaient des riches, ils avaient plein de pognon. Fallait faire des cadeaux à tout le monde, des fois les voisins venaient pour qu'on leur donne de l'argent. Demande à ta mère, Emma, elle te racontera. Là-bas, ils n'avaient aucune idée de comment on travaillait ici pour gagner un peu d'argent pour ces vacances.

F 3 – *Les gens, je les écoute pas, ils peuvent dire ce qu'ils veulent, ça m'est égal. C'est pas un grand village chez moi, je les connais tous. On fait le tour des maisons pour boire un coup, même des fois chez des gens qu'on connaît pas, ça se passe bien. Comme on y va tous les ans, c'est plus facile.*

F 4 – *Aujourd'hui, un portugais c'est un européen, mais avant, c'était vraiment un étranger. Quand il se passait quelque chose, c'étaient forcément les portugais. Aujourd'hui on lance la pierre aux gens du voyage. Avant, quand il manquait un chou dans un jardin ou une poule dans une ferme, c'était les portugais ; maintenant c'est les gens du voyage, c'est le progrès !*

F 1 – *J'ai voulu vivre au Portugal, une « retournée » comme ils disent ici. J'ai voulu rechanger de pays, d'une part pour voir si je pouvais y faire quelque chose, et d'autre part pour pouvoir mieux comprendre mes*

parents en voyant comment ils ont vécu. Là-bas, dans mon village, je suis arrivée avec mes habitudes françaises et ça a beaucoup choqué les gens : j'étais trop indépendante.

F 2 – *J'ai les 2 en moi : je ne suis pas une française, je ne suis pas non plus portugaise, je suis plus que ça. J'ai la chance d'avoir quelque chose en plus, comme un enrichissement personnel qui n'est pas donné à tout le monde. Un métis, c'est peut-être différent, mais je pense qu'il comprendrait ce que je veux dire.*

Emma – *Moi, j'ai des copines, elles retournent tous les étés au Portugal, dans la famille.*

Rosa – *Les portugais de la métropole et les portugais de Madère, c'est pas la même chose. Ceux de la métropole, c'est pas trop cher pour aller au pays, mais nous... Forcément, ça fait des jalousies ; on se parle, mais c'est pas les grandes amours. Pour vous, les jeunes, c'est sûrement oublié, mais au début, j'ai souvent entendu « eux, c'est pas des portugais, c'est de la Madère ! ».*

Rosa – *Maintenant, je crois qu'on a tous fait un peu la paix dans nos têtes : le mélange des deux cultures, on mesure avec les années combien c'est appréciable. On progresse plus, on devient plus tolérant. Le fait d'avoir deux cultures, ça m'empêche d'être raciste... Je me sens portugaise quand il faut et française quand ça m'arrange. Et puis les enfants sont nés là, c'est là qu'ils ont leurs attaches, et vous aussi. Faut pas se faire d'illusions, ce sera pas au Portugal.*

Audrey – *N'empêche que si pépé et mémé repartaient à Madère, ça nous ferait un chouette endroit pour aller en vacances.*

Emma – *On peut toujours rêver...*

Rosa – *Voilà, vous me faites parler et je vais finir par être en retard. Continuez sans moi, j'ai rendez-vous chez le coiffeur.*

Elles rient et Rosa sort. Le chœur femmes sort en laissant la psyché.

PAUSE 2

Scène 6 – Audrey, Emma, puis Luisa et Monmon (actuel et jeune), le forgeron et le recruteur

La déco continue...

Emma revient avec une aquarelle dans une main, et la photo scannée dans l'autre.

Emma – Tu devineras jamais ce que je t'apporte.

Audrey– (ironique) La photo grosse maline !

Emma– Perdu !... Une envie pressante, ça arrive à tout le monde !

Audrey – Bon, tu accouches !

Emma – Donc, je disais que j'ai eu une envie pressante...

Audrey – Je vais quand même pas te tirer les mots de la bouche un par un !

Emma – Et comme j'ai eu une envie pressante, je suis allé aux WC... là-haut...

Audrey – Grande nouvelle ! Et alors ?

Emma – Et alors, quand je suis ressorti, face à moi, sur le mur, je vous le donne en mille...tatata...(elle montre à la façon d'un prestidigitateur).

Audrey – Ben ça alors ! Mais c'est la photo en peinture... Tu l'as trouvé où ?

Emma – En haut de l'escalier. On a dû passer mille fois devant sans le remarquer. C'est à cause de la photo que ça m'a fait tilt.

Audrey – Mais qui a pu peindre ça, c'est quand même pas pépé ou mémé ? A part les volets, je les ai jamais vu peindre quelque chose.

Emma – Pourtant, ça a bien été fait à partir de la photo, même les personnages sont ressemblants. C'est peut-être une maison de famille.

Emma – En tous cas, elle a sûrement vécu là, et elle a l'air d'y tenir.

Audrey – Il me semble avoir entendu mémé Luisa parler de « la grande maison » quand elle parlait de sa mère. Mais j'en sais pas plus. Mystère, mystère...

Elle met de la musique.

Emma – Imagine, on est dans une grande maison, au bord de la mer, sous le soleil de Madère...

Elles dansent.

Audrey – Il y a une piscine avec des bulles...

Emma – Et des bulles dans nos verres...

Audrey – On est en maillot de bain et il y a des garçons intelligents qui nous lisent des poèmes !

Emma – Et moi je rêve devant la mer aux reflets dorés.

Audrey – Il suffit de dire à mémé qu'elle retourne là-bas, et nous on peut y aller quand on veut.

Emma – Grand comme c'est, on peut inviter tous les copains et copines pour les vacances.

Luisa arrive, attirée par le bruit.

Luisa – Vous êtes devenus folles, vous voulez vraiment que tout le quartier en profite !

Emma baisse la musique.

Audrey – Mémé, c'est bien ta maison ça ? Pourquoi tu ne nous y a jamais emmenés ?

Emma – C'est bien ta maman, là sur la photo, avec toi ?

Audrey – C'est où ? C'est à Madère ? Est-ce qu'il y a une plage ?

Emma – C'est une maison de famille ? Il était où ton père ? Pourquoi il est pas avec vous ?

Luisa – Vous me cassez les oreilles, ça suffit ! Qu'est-ce que ce tableau fait là ?

Emma – C'est moi qui l'ai trouvé... Si tu nous disais pourquoi ce tableau représente la même chose que cette photo. C'est bizarre quand même, et nous on est curieuses.

Luisa – C'est vraiment pas le jour, on verra ça plus tard. Si vous voulez me faire plaisir, vous me remettez ce cadre où vous l'avez trouvé et vous terminez votre ouvrage.

Emma – Et voilà, c'est toujours pareil : on verra ça plus tard ! Mais nous, c'est maintenant que ça nous intéresse. On a trouvé une photo de ta mère, mais pourquoi y'a pas de photo de ton père dans cette boîte ? C'était un bandit (*elle rit*) c'est pour ça que tu ne veux jamais en parler ?

Audrey – (*en riant aussi*) Ah oui, c'est ça... On est les descendants de Zorro si ça se trouve !

Emma – Enfin, un Zorro portugais.

Luisa – Vous êtes de grandes idiotes toutes les deux. Pour dire des bêtises, vous vous y entendez mieux que pour faire avancer le travail. Allez, je compte sur vous. *Elle sort.*

Audrey – On s'est encore fait avoir !

Emma – Y'a un mystère là-dessous... Remarque, moi j'en sais pas beaucoup plus que toi : dans ma famille à moi, mémé arrive de Madère, pépé de Vendée et ils se marient. Quand même, c'est drôle le destin...

Monmon – (*Il arrive avec un porte-bouteilles rempli de « trousse-pinette »*). Je suis sûr que vous connaissez pas ça les filles. Allez, goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles... (*Il sert trois verres*).

Emma – Si c'est du porto maison, y'a longtemps qu'on connaît !

Monmon – Du porto ! Goutte...

Emma – C'est pas mauvais.

Audrey – En tout cas, c'est pas fort.

Monmon – De la trousse-pinette ! Du pur Mouchamps, cuvée d'il y a longtemps... Une boisson typique de chez moi, parce que je suis un immigré moi aussi, immigré de Vendée.

Audrey – Et en plus, tu t'es mariée avec une portugaise !

Monmon – Oui mais au départ, c'était pas prévu comme ça. Mon père m'avait placé comme apprenti chez le forgeron du village. C'était dans les années 55-60, là-bas, en Vendée...

Audrey – En Vendée, de l'autre côté de la Sèvre : combien de fois je l'ai entendu, celle-là.

Monmon – Et oui, ma chère petite, en Vendée, de l'autre côté de la Sèvre. J'étais parti pour y rester longtemps ; je me serais sûrement marié avec une fille de là-bas, c'est pas ce qui manquait et puis j'étais pas vilain comme gars, mais ça s'est pas passé comme ça...

Je suis entré à l'usine le 3 septembre 62. Avant ça, je travaillais chez un forgeron, du côté de Mouchamps. C'était mon pays, ça, Mouchamps. J'étais un vrai vendéen. Mon patron, c'était un sapré bon forgeron. Chez lui, j'ai fait mon apprentissage... La forge j'aimais bien ça, mais c'était dur ! Et à l'époque, on manquait pas de travail, croyez-moi ! Pis il a fallu partir au service... J'ai quand même passé 14 mois en Algérie... Pas que des bons souvenirs... Quand je suis rentré, le patron m'a repris comme ouvrier. Mais c'était plus pareil. Y'avait un garage qui s'était installé à la sortie du bourg... Le patron m'a prévenu qu'il ferait tout son possible, parce que j'étais un bon ouvrier, mais que si le boulot diminuait trop, il pourrait pas me garder. Et pi v'là qu'un soir, à la débauche, y'a un gars qui s'est amené. Je me rappelle c'était un beau soir d'été. Moi j'étais après ranger l'atelier, le patron, lui il s'apprêtait à rejoindre un client au bistrot...

Le patron – (*à Monmon jeune*) Raymond, quand t'auras fini, pense à barrer le portail. J'aurai pas le temps de repasser à l'atelier : faut que je pousse jusqu'aux Gornières. Je veux voir comment ça se présente pour les battages de la semaine prochaine.

Le recruteur – Bonsoir Monsieur. Je cherche Raymond, on m'a dit qu'il travaillait chez vous.

Le patron – Il est là. C'est de la part de qui ?

Le recruteur – Oh... Un parent... On est cousins. Mais je suis plus dans le coin, alors on se voit peu... Alors comme j'étais de passage, je me suis dit...

Le patron – (*s'en allant*) Raymond, y'a de la famille pour toi !

Monmon jeune - (*dévisageant le visiteur*) On se connaît ?

Le recruteur – Je m'excuse, je me suis présenté comme quelqu'un de la famille. C'était pour vous voir seul, sans votre patron. Voilà. Je viens des Deux-Sèvres. Je recrute pour l'industrie métallurgique. Je suis sous-chef du personnel. En ce moment, on passe dans toutes les communes, du bocage. On a besoin d'ouvriers qui sachent travailler la ferraille. J'ai pris des renseignements sur vous, ils sont bons. Alors je tente ma chance.

Monmon jeune – Ah bé ça... Ecoutez, moi j'ai un travail qui me plaît, un patron qui me fait pas de misère... A deux pas de chez moi...

Le recruteur – Pour le moment, oui... Mais vous pensez vraiment qu'il y a un avenir dans la forge ? Vous êtes jeune, solide, vaillant. Faut penser à l'avenir !

Monmon jeune – Vous savez, l'usine, tout le temps entre quatre murs, c'est pas trop pour moi. Pis d'après ce qu'on m'a dit, y'a pas que des avantages !

Le recruteur – Combien tu gagnes ici ?

Monmon jeune – Oh question salaire, sûr que c'est pas formidable...

Le recruteur – Tu vois, faut qu'on parle.

Monmon jeune – Mais c'est pas la porte à côté ! Comment je ferai pour y aller ?

Le recruteur – Et si je te proposais qu'un car passe te chercher tous les matins, et qu'il te ramène tous les soirs après la débauche ?

Monmon jeune – (*ironique*) Un car pour moi tout seul ? C'est peut-être un peu trop !

Le recruteur – Oh, tu seras pas tout seul ! Ça manque pas, tu sais, dans le pays, les jeunes qui cherchent à changer de travail... Des fils de paysans, y'en a plein. Mais nous, ce qu'on recherche le plus c'est des ouvriers qualifiés... Comme toi ! Si tu veux, dans huit jours tu embauches chez nous...

Monmon jeune – Bon, faut que je réfléchisse.

Monmon – Et c’est comme ça que j’ai été recruté. Tous les matins je montais dans le car, direction l’usine. Et le soir, pareil pour rentrer. Mais au bout d’un moment, j’en ai eu marre parce que ça faisait 30 km, 60 aller-retour, tous les jours. Si on loupait le car le matin, c’était le bazar pour venir. Alors j’ai dit à mon chef que j’allais lâcher. Il m’a dit « T’as tort ! En ce moment ils construisent des maisons, des HLM. Si tu veux plus faire la route, tu pourrais avoir une maison sur place ! » Et c’est bien ce qui s’est passé. Je pense que j’ai fait le bon choix, parce que quelques années après...

Le recruteur – Alors c’est entendu. Lundi matin, 8 heures. Vous repasserez par ici pour qu’on vous dise le poste où on vous aura affecté...

Le patron – Bien, Monsieur, comptez sur moi. Je serai là. (*il s’en va.*)

Monmon jeune – Ça alors ! c’est...

Le recruteur – Ton ancien patron ! Il ferme boutique. Il s’est pointé là, ce matin, avec son compagnon. On les a embauchés. Tous les deux. Mais, dis-moi : ton ancien patron, si je le mettais dans ton équipe ? Ça te ferait pas plaisir d’être son chef d’équipe ?

Monmon jeune – Ah non ! Sauf votre respect... C’était mon patron, quand même !

Monmon – Voilà comment je suis arrivé là... Plus tard j’ai rencontré Joao et puis Rosa. Voilà... A ce moment-là, je pense qu’on a été perçus comme des immigrés : on n’était pas de là quoi... On nous regardait en chiens de faïence, presque comme des étrangers. Y’en a eu beaucoup d’autres comme moi.

PAUSE

3

Scène 7 – Le chœur

(Déplacements en file indienne, valise à la main ; celui qui va parler pose d'abord sa valise, puis tous les autres en même temps).

H 2 – Ici, c'était qu'une grosse bourgade, quand je suis arrivé. Guère plus grosse que le bourg d'où j'étais parti, mais c'était pas facile de se faire adopter. On sentait une certaine méfiance envers les gens qui venaient de l'extérieur. On dit « Terre de tradition et de bon accueil » mais l'accueil a été assez froid au départ ! Après, quand on s'est aperçu que j'allais à la messe – pas tous les dimanches - mais enfin de temps en temps, on m'a accepté. Maintenant, je suis chez moi ici...

H 1 – On a été un peu déçus ; c'était pas le paradis : coucher à 8 dans des baraques, faire la bouffe... Oui, on a été déçus. On était pauvres au Portugal, mais on avait mieux que ça quand même. C'était choquant. Ils nous ont casés dans des cages à lapins, les uns sur les autres. Y'avait des grands bacs pour faire la vaisselle, ou laver. On allait se doucher à la salle de cinéma. Je vous dis pas les WC. Y'en avait un, ça faisait trop loin pour aller pisser qu'il disait alors il pissait dans ses bottes. Le lendemain matin, il prenait ses bottes et s'en allait travailler !

H 2 – En arrivant, j'ai habité dans une petite maison de village. J'ai pas voulu aller dans le hangar avec les autres. Il y avait toujours des bouteilles de vin dans les placards. Il y en a qui se soulaient. J voulais pas de ça. Je suis resté avec Fernando. On est toujours resté liés : ses enfants c'est comme mes enfants. A nous deux, on a réparé la maison en attendant les femmes. C'était deux grandes pièces.

(enchaîné sans avancer)

F 1 – Ah non non, non, j'ai pas appris le français en faisant les courses, d'abord c'est mon mari qui faisait les courses, mais moi j'étais très curieuse : j'ai appris le français comme ça. Les voisins étaient tellement gentils qu'ils voulaient nous parler, mais nous on avait honte, on se cachaient. Je disais oui à tout. Mon mari, avec Fernando et le voisin jouait aux cartes, c'est comme ça, lui, qu'il a appris le français.

F 4 – *(en avant-scène)* Un jour la voisine est venue à la maison et elle a vu le lit de la petite, c'était une caisse en carton. Elle est partie et elle est revenue avec un grand berceau en osier. Son mari, lui, il a été à la décharge et il a trouvé une vieille poussette : il l'a réparée pour nous. J'étais heureuse comme tout. J'ai très vite su parler français parce que j'en avais vraiment envie, mais ça été dur : je marquais les mots sur des papiers pour les apprendre, je les écrivais à ma façon. *(elle sort des papiers de sa poche puis en ramasse pour les lire au public)*. Une fois, la voisine nous a offert de la liqueur et des galettes ; j'étais étonnée parce que chez nous, on n'offrait ça qu'une fois par an. Je vous assure que quand j'ai pu le faire à mon tour, qu'est-ce que j'étais contente.

H 3 – On a atterri dans une très très vieille ferme, pas de chauffage. Pas de commodités : c'était pas le pire parce qu'on connaissait ça au Portugal. Le pire c'était le froid. Il y avait juste une très grande cheminée. Mon beau-frère faisait des travaux dans la ferme du propriétaire, et en échange il lui donnait du bois. On n'avaient pas de vêtements chauds adaptés. Je me rappelle qu'un portugais nous a prêté de l'argent pour m'acheter un manteau. Mon beau-frère m'avait acheté une vieille mobylette pour venir travailler. Elle tombait souvent en panne et j'étais obligé de faire du stop : pas d'argent pour la faire réparer.

(enchaîné sans avancer)

F 2 – On est restés 2 ans dans cette maison, mais comme j'attendais un enfant, on a été obligés de déménager dans une maison plus grande.

(Déplacement différent ; un groupe reste en avant-scène, l'autre sort et revient en fond de scène).

F3 – Je voulais pas venir dans les HLM. On avait commencé à faire des économies : on envoyait notre argent à Madère pour le mettre à la banque. Quand j'ai regardé comment faisaient les autres, j'ai dit « on va construire une maison ». Après, il a fallu emmener les enfants à l'école à pied. Il y avait des gens qui passaient mais qui ne s'arrêtaient pas. Moi, encore aujourd'hui, je m'arrête pour emmener les gens.

F2 – Nous, on a tout fait pour que les enfants réussissent.

H 1 – Y’a un gars qu’a tout de suite fait l’épicerie. Avec sa mobylette et une petite remorque il a commencé à aller chercher des poulets dans les fermes. Il les tuait et il les vendait. Il avait un peu de tout, de la viande de cochon aussi ; dans une toute petite pièce il faisait son petit commerce. Il a gagné de l’argent, mais il s’est donné du mal.

H 4 – Au Portugal, j’étais peintre en bâtiment. Je savais qu’il y avait du travail ici parce que j’avais déjà des copains qui étaient passés. Mon premier objectif c’était de pas faire l’armée, le second améliorer ma situation. Pour le premier mois, c’est le copain de mon village qui m’a dépanné qui m’a fait manger et qui m’a fait embaucher. Après, on a trouvé une maison dans un village.

Je suis retourné au Portugal en décembre 71 pour faire l’armée ; un coup de tête, du jour au lendemain. J’étais là, tout seul, j’avais pas de famille et ma mère disait « c’est très bien, t’es bien là-bas, mais si tu fais pas l’armée, tu pourras jamais revenir nous visiter ». A la suite de cette lettre, j’ai décidé de repartir ; si on faisait pas l’armée, on était considéré comme déserteur. Le seul moyen d’y échapper, c’était de prendre la nationalité française, mais il fallait avoir 5 ans de résidence, ou être marié avec une française.

Je suis revenu en 1975, mais alors mes papiers étaient plus valides. J’avais le droit de les faire refaire à condition de travailler dans le bâtiment : c’était comme ça à l’époque. J’ai donc été travailler dans le bâtiment, pendant 2 ans, et après l’usine m’a repris.

PAUSE

4

Scène 8 – Tout le monde + le demi-frère Arnaldo (il arrive avec une lettre du père, en portugais, adressée à Luisa)

C'est l'heure de l'apéritif. Audrey fait répéter les femmes avec la chanson composée en l'honneur de Luisa et Joao.

Une partie des invités est là, les autres vont arriver progressivement, avec des cadeaux divers (paquets, fleurs, bouteilles...). Les petits groupes se composent et se décomposent. Exclamations, rires et bruits de conversations vont rythmer la scène, comme une partition musicale. Les jeunes font circuler des plateaux d'amuse-gueules, d'autres plateaux sont disposés sur des tables.

La fête est interrompue par l'arrivée d'un inconnu. Silence puis chuchotements. Mouvements et bruits de fêtes.

Arnaldo – Je suis bien chez Luisa De Almeida ?

Joao – (Il s'avance pour lui répondre) Pourquoi la demandez-vous ? Je peux savoir qui vous êtes ?

Arnaldo – Je m'appelle Arnaldo... et j'arrive de...

Joao – Vous êtes ici chez Joao et Luisa Pereira, voici ma femme Luisa ; comme vous le voyez, nous recevons la famille et des amis.

Monmon – Il tend un verre On fête la retraite de Joao et les 60 ans de Luisa. Moi je suis le beau-frère. Goutez-moi ça, ça vient de chez moi, en Vendée, de l'autre côté de la Sèvre. Alors comme ça, vous arrivez du Portugal ? Qu'est-ce qui vous amène chez nous ?

Arnaldo – C'est un peu personnel.

Joao – Vous pouvez parler devant tout le monde, nous, on n'a rien à cacher.

Arnaldo – Je suis un peu ennuyé de vous déranger pendant une fête, ça tombe mal.

Rosa – (qui s'est rapprochée) C'est pour quelque chose de grave ?

Arnaldo – Non non, rassurez-vous, mais c'est un peu compliqué.

Monmon – Avec un deuxième petit verre, ça finira bien par s'éclaircir ! Tenez, asseyez-vous, et pendant que vous dégustez, les petites vont reprendre leur truc là, ce qu'elles étaient en train de chanter... allez, silence, on les écoute.

Audrey, Emma et les invitées – Elles chantent.

C'est pour Luisa et Joao qu'on fait la fête
C'est la retraite, fini l'boulot
Vive le repos, c'est la retraite

C'est pour Joao et Luisa qu'on est tous là
Soixante ans, quel beau moment
Fêtons Luisa, c'est important

Que vont-ils faire, vont-ils partir
Ici là-bas, quel s'ra leur choix

Nous quitt'ront-ils, pour leur chère île
Quel s'ra leur choix, ici ou là

Luisa et Joao applaudissent et Luisa aperçoit le tableau qu'Audrey a dans les mains.

Luisa – Je vous avais pourtant bien dit de remettre ce tableau à sa place ! Y’a jamais moyen de se faire obéir.

Arnaldo – (*Il a marqué une grande surprise*). C’est incroyable ! Mais il vient d’où ce tableau ?

Emma – Du mur en face des WC.

Arnaldo – Et vous savez ce qu’il représente ce tableau ?

Luisa – C’est une voisine qui a fait ça. C’est ma fille Lourdes qui lui avait demandé, pour me faire plaisir. Elle s’adresse à Rosa. Comment elle s’appelait déjà ?

Rosa – Renée ! Elle a fait ça à partir d’une photo. C’est bien hein ?

Luisa – Ah oui, Renée, elle exposait souvent.

Audrey – Vous voyez la petite fille là, et bien c’est ma grand-mère Luisa, et à côté, c’est sa mère à elle. Mon arrière grand-mère quoi, je l’ai jamais connue.

Arnaldo – Je sais... Silence

Luisa – Vous savez quoi ?

Arnaldo – Je connais très bien cette maison.

Luisa – Joao, viens donc par là.

Audrey – Pépé, le monsieur connaît la maison du tableau !

Joao – Il arrive avec les filles. Excusez-moi, mais vous êtes qui au juste ?

Rosa – Qu’est-ce que vous venez faire ici ?

Audrey – D’où vous la connaissez cette maison ?

Luisa – Vous avez connu ma mère ?

Monmon – Chacun son tour, laissez-le souffler un peu, vous allez l’étouffer avec vos questions ! Monsieur Arnaldo, c’est bien ça, Arnaldo ? Arnaldo comment au fait ?

Arnaldo – Arnaldo Monteiro Ferreira. Luisa manifeste sa surprise

Monmon – Monsieur Arnaldo a la parole.

Arnaldo – A vrai dire, je ne sais pas par où commencer...

Monmon – Par le début, c’est mieux.

Arnaldo – Cette maison, c’est celle de mon père. Mon père Antonio Monteiro était, je crois qu’on peut le dire, un gros propriétaire terrien dans le nord de l’île de Madère. Il s’est marié assez tardivement avec ma mère, et je suis leur seul fils. Ma mère est décédée alors que j’avais 14 ans.

Monmon – C’est bien triste pour vous.

Audrey – Mais qu’est-ce que mémé Luisa vient faire dans cette histoire ?

Arnaldo – J’y arrive. Il y a quelques mois, mon père, déjà bien malade, m’a demandé de revenir quelques jours près de lui.

Joao – Parce que vous, vous habitez où ?

Arnaldo – Je suis comme vous, un immigré : je travaille dans le commerce à Bordeaux.

Joao – Alors comme ça, votre père vous rappelle à Madère pour régler des affaires...

Arnaldo – Effectivement, mais je pense que le plus important pour lui, c'étaient les choses qu'il voulait me dire. Un soir, alors qu'il semblait plus reposé, il m'a demandé de le rejoindre au salon ; je me suis assis près de lui, et là, il m'a parlé de Bruna.

Rosa – Bruna ?

Luisa – C'est le nom de ma mère. Silence

Monmon – Vous avez peut-être soif ?

Arnaldo – Non non, ça va. Effectivement, votre mère. Je ne l'ai jamais connue. Elle était servante à la maison, mais c'était bien avant ma naissance. Mon père était alors plutôt jeune, et célibataire. J'ai cru comprendre qu'il l'avait beaucoup aimée. Quand mon père a épousé ma mère, Bruna a dû partir de la maison, avec sa petite fille : à l'époque, malheureusement, une servante n'avait pas beaucoup d'importance pour une maîtresse de maison... Et puis les gens jasant si facilement...

Rosa – Pourquoi nous raconter tout ça maintenant ? Pourquoi remuer ces vieilles histoires ? A quoi ça sert ?

Arnaldo – Si je suis là, c'est parce que mon père m'a chargé d'une mission : retrouver sa fille pour lui remettre sa part d'héritage.

Gros silence dans le groupe. Arnaldo tend une lettre à Luisa.

Luisa la lit en français sur la traduction en portugais en voix off.

La fête continue en sourdine pendant ce temps.

Ma petite Luisa

Sans doute te souviens-tu de la grande maison dans laquelle tu as vécu avec ta mère pendant ton enfance ; sans doute te souviens-tu d'un monsieur qui t'emmenait faire de longues promenades à cheval et qui fabriquait des petits moulins pour jouer avec toi dans « les levadas » ; sans doute as-tu enfoui ces souvenirs dans ta mémoire – votre départ a été si précipité – mais je garde l'espoir qu'il te reste un peu de tendresse pour ces années que nous avons vécues ensemble.

Ce monsieur, que tu appelais monsieur Tonio, comme ta maman, a passé le reste de sa vie à regretter d'avoir accepté votre départ : hélas, quand un homme doit se marier, il est aussi contraint de se plier à certaines exigences de sa belle famille. Pour beaucoup, une servante, mère célibataire, ne peut pas demeurer dans une maison honorable.

Aujourd'hui, il y a des choses que tu dois savoir, d'autant que mes jours sont comptés. Si tu lis cette lettre, c'est qu'Arnaldo, mon cher fils, aura réussi à retrouver sa demi-sœur. J'ai beaucoup aimé ta mère ; celui que tu appelais monsieur Tonio, tu aurais dû l'appeler papa, et je ne voulais pas quitter ce monde sans que tu le saches.

Je regrette infiniment tout le mal que j'ai pu vous faire en vous rejetant à l'époque et il était devenu indispensable pour moi d'essayer de réparer mes torts. J'ai souhaité, avec l'accord d'Arnaldo, que la maison te revienne, en mémoire des heureuses années que j'y ai passées avec Bruna et toi. J'ai pris toutes les dispositions légales nécessaires : tu peux désormais si tu le souhaites porter mon nom.

Monsieur Tonio, ton père qui n'a jamais cessé de penser à toi.

Minha querida Luisa

Talvez ainda te lembres da casa grande onde viveste com a tua mãe durante a tua infância; talvez ainda te lembres daquele senhor que te levava dar grandes passeios a cavalo, e que construía pequenos moínhos para brincar contigo nas levadas ; talvez tenhas conservado essas recordações no mais profundo da tua memória - a vossa partida foi tão precipitada - mas fica comigo a esperança de que ainda sintas alguma ternura por esses anos que vivemos juntos.

Esse senhor, a quem chamavas o senhor Tónio, assim como a tua mãe, passou o resto da sua vida a se arrepender de ter aceitado a vossa partida : infelizmente, quando um homem tem de se casar, é também obrigado a se conformar a certas exigências da família dos sogros. Além disso, para a maioria das pessoas, uma criada de servir, mãe e ainda por cima solteira, não pode viver numa casa de honra.

Hoje, há coisas que deves saber, até porque já são poucos os dias que me restam... Se leres esta carta, é porque o Arnaldo, o meu querido filho, terá conseguido encontrar a sua meia-irmã. Amei muito a tua mãe ; aquele homem a quem chamavas “o senhor Tónio”, devias é tê-lo chamado papá, e eu não queria deixar este mundo sem que o soubesses.

Lamento terrivelmente todo o mal que vos fiz, ao vos abandonar naquela época ; hoje, para mim, tornou-se indispensável tentar corrigir os meus erros. Resolvi, de acordo com o Arnaldo, que a casa ficasse para ti em memória dos anos felizes que ali passei com a Bruna e contigo. Fiz tudo quanto legalmente possível para isso : assim podes agora, se tal for o teu desejo, ter o meu nome.

O Senhor Tónio, o teu pai que nunca deixou de pensar em ti.

Après la voix off.

Le groupe Femmes du chœur :

F 1 – Quel choc pour Luisa !

F 2 – Sa mère s'appelait Bruna ? Je savais pas.

F 1 – Cette maison, c'est où ?

F 3 – A Madère...

F 1 – Mais où à Madère ?

F 4 – Au nord, je pense.

F 2 – Elle va être riche.

F 3 – Finalement, c'est son demi-frère. Y'a un air...

F 2 – Maintenant que tu le dis, oui, y'a un air

F 1 – Quand je l'ai vu, j'ai eu comme un pressentiment.

Puis Audrey et Emma :

Audrey – La surprise de la soirée !

Emma – On verrait ça à la télé, on n'y croirait pas.

Audrey – Si ça se trouve, y'a une caméra cachée...

Emma – Alors, le père de ta grand-mère, c'était le propriétaire de la grande maison... J'en reviens pas.

Audrey – Fais voir le tableau...

Emma – Et comme ça, à ta grand-mère, ça lui fait un frère, à soixante ans.

Audrey – Un demi-frère !

Emma – La maison, maintenant elle est à elle.

Audrey – T'as tout compris.

Emma – ça veut dire que...

Audrey – ça veut dire qu'on pourra y aller en vacances. Qu'on pourra y aller tous ensemble, t'as vu la taille de la maison.

Emma – On pourra même emmener des copines,

Audrey – Et des copains. Quand je vais dire à mes copains que j'ai une maison à Madère !

Emma – T'exagères, elle est pas à toi...

Audrey – Si elle est à mémé Luisa, elle est un peu à nous aussi.

Monmon – Faut arroser ça. Servez-vous, vous gênez pas.

Il s'occupe des invités.

PAUSE / BASCULE

(La fête continue en sourdine pendant la voix off).

« J'en veux au Portugal de m'avoir obligée à changer de pays. Je lui en veux ! Aujourd'hui, le Portugal est tellement beau, il a tellement changé que je le reconnais plus. Je suis jalouse : j'ai fait ma vie en France, je n'ai pas vu l'évolution.

Aujourd'hui, j'ai plus envie de me penser là-bas : j'ai jamais eu le droit de vote qu'ici j'ai. C'est pour ça que je me suis fait naturaliser ; pour avoir droit à quelque chose auquel j'ai jamais eu droit dans mon pays. Quelque part ça me fait mal quand les autres me disent qu'ils sentent le besoin d'aller là-bas. Je suis sortie de là-bas, j'ai laissé toute ma famille, j'ai encore à pleurer toute ma famille qui est dispersée partout dans le monde. J'ai choisi la France pour donner le mieux à mes enfants, et aujourd'hui, je sens que mes petits enfants ont besoin de là-bas parce qu'ils ont leurs racines là-bas. Je suis un peu révoltée mais je me dis « où tu es, essaie d'être la plus honnête possible, essaie d'avoir des amis, c'est tout ce qui te reste. Essaie d'être bien avec ta famille et vis en paix, y'a pas d'autre choix ».

Mouvements des groupes, félicitations à la famille, commentaires sur l'arbre généalogique, danse... (Arnaldo a pris son accordéon)... les invités invitent le public à venir profiter de la fête en offrant à boire et à manger.

FIN